

Chapitre 1

La Culture

Le travail et la technique

1.1 Le travail : un rapport entre l'Homme et la nature

Marx, *Le Capital* : « Le (processus) procès de travail »

« Par le travail, l'Homme transforme la (extérieur) nature , et en même temps, il transforme sa propre nature (développe ses facultés) . »

- Pourquoi l'Homme travaille ?
 - Pour quelles raisons ?
 - Dans quel but ?
- Comment l'Homme travaille ?
 - Avec qui ?
 - Avec quoi ?

L'Homme travaille pour satisfaire ses besoins.

→ Faux, les animaux ont des besoins mais ne travaillent pas.

L'Homme transforme la nature pour satisfaire ses besoins

→ Il travaille.

Le produit d'un travail a des valeurs :

- La valeur d'usage : Importance du besoin à satisfaire
- La valeur d'échange : Loi du marché

Valeur d'usage : C'est un bien ou un service produit par un travail humain qui nous est utile pour satisfaire un besoin. La valeur d'usage est déterminée en fonction de l'importance du besoin qu'elle satisfait.

Le travail est une transformation de la nature. Cette transformation ne peut pas se faire sans technique. Une technique est un procédé déterminé et transmissible destiné à produire certains résultats jugés utiles pour ceux qui l'emploient. La technique se présente essentiellement sous 2 formes :

- Les objets techniques : outils/machines-outils
- Les savoir-faires : l'ensemble des techniques acquises par apprentissage

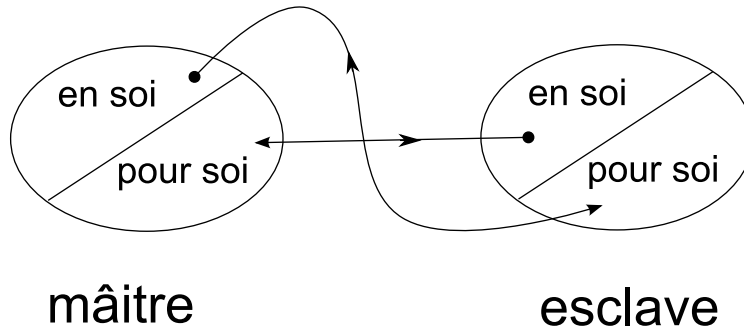
Cette définition de technique montre qu'elle est présente dans de nombreuses formes d'activités qui pour certaines n'ont aucun rapport avec le travail comme activité de transformation de la nature destinée à l'adapter au besoin.

1.2 La raison d'être du travail n'en fait-elle pas une activité dégradante ?

- Obligation : vient de nous
- Contrainte : vient de l'extérieur
 - Permet de satisfaire nos besoins : travail.

Le travail est réservé aux esclaves pour les grecs : c'est une activité dégradante.

- maître : libre, oisif
 - esclave : a perdu sa liberté pour garder la vie. Il travaille.
 - Il transforme la nature pour le bien de son maître.
 - Il transforme sa propre nature.
 - Il transforme sa nature d'esclave.
- Il finit par ne plus être esclave. Il domine la nature et sa nature d'esclave.
- Conscience de soi (1) Conscience de soi (2)



Le maître ne produit rien pour lui mais le fait par l'intermédiaire du travail de l'esclave.

3 Le travail, un rapport entre les hommes

Le travail nécessite des relations sociales et une hiérarchie. C'est un fait social.

La division sociale et la division technique montre que l'organisation du travail est parallèle à l'organisation de la cité.

3.1 La division sociale du travail

« Ce qui donne naissance à une cité, repris-je, c'est, je crois, l'impuissance où se trouve chaque individu de se suffire à lui-même, et le besoin qu'il éprouve d'une foule de choses ; ou bien penses-tu qu'il y ait quelque autre cause à l'origine d'une cité ?

— Aucune, répondit-il.

— Ainsi donc, un homme prend avec lui un autre homme pour tel emploi, un autre encore pour tel autre emploi, et la multiplicité des besoins assemble en une même résidence un grand nombre d'associés et d'auxiliaires ; à cet établissement commun nous avons donné le nom de cité, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Mais quand un homme donne et reçoit, il agit dans la pensée que l'échange se fait à son avantage.

— Sans doute.

— Eh bien donc ! repris-je, jetons par la pensée les fondements d'une cité ; ces fondements seront apparemment, nos besoins.

— Sans contredit.

— Le premier et le plus important de tous est celui de la nourriture, d'où dépend la conservation de notre être et de notre vie.

— Assurément.

— Le second est celui du logement ; le troisième celui du vêtement et de tout ce qui s'y rapporte.

— C'est cela.

— Mais voyons ! dis-je, comment une cité suffira-t-elle à fournir tant de choses ? Ne faudra-t-il pas que l'un soit agriculteur, l'autre maçon, l'autre tisserand ? Ajouterons-nous encore un cordonnier ou quelque autre artisan pour les besoins du corps ? - Certainement. - Donc, dans sa plus stricte nécessité, la cité sera composée de quatre ou cinq hommes.

— Il le semble.

— Mais quoi ? faut-il que chacun remplisse sa propre fonction pour toute la communauté, que l'agriculteur, par exemple, assure à lui seul la nourriture de quatre, dépense à faire provision de blé quatre fois plus de temps et de peine, et partage avec les autres, ou bien, ne s'occupant que de lui seul, faut-il qu'il produise le quart de cette nourriture dans le quart de temps des trois autres quarts, emploie l'un à se pourvoir d'habitation, l'autre de vêtements, l'autre de chaussures, et, sans se donner du tracas pour la communauté, fasse lui-même ses propres affaires ? [...]

— Peut-être, Socrate, la première manière serait-elle plus commode.

— Par Zeus, repris-je, ce n'est point étonnant. Tes paroles, en effet, me suggèrent cette réflexion que, tout d'abord, la nature n'a pas fait chacun de nous semblable à chacun, mais différent d'aptitudes, et propre à telle ou telle fonction. Ne le penses-tu pas ?

— Si.

— Mais quoi ? dans quel cas travaille-t-on mieux, quand on exerce plusieurs métiers ou un seul ?

— Quand, dit-il, on n'en exerce qu'un seul.

— Il est encore évident, ce me semble, que, si on laisse passer l'occasion de faire une chose, cette chose est manquée.

— C'est évident, en effet.

— Car l'ouvrage, je pense, n'attend pas le loisir de l'ouvrier, mais c'est l'ouvrier qui, nécessairement, doit régler son temps sur l'ouvrage au lieu de le remettre à ses moments perdus.

— Nécessairement.

— Par conséquent on produit toutes choses en plus grand nombre, mieux et plus facilement, lorsque chacun, selon ses aptitudes et dans le temps convenable, se livre à un seul travail étant dispensé de tous les autres. »

PLATON

La République, Livre II, 369-370

Dans la division sociale du travail, les travaux sont divisés : les individus, au lieu d'effectuer tous les travaux nécessaires, n'en effectuent qu'un seul dans lequel ils se spécialisent ; Cette spécialisation individuelle se fait selon deux critères issus tous les deux de la nature. À chaque besoin correspond un travail et à chaque type d'aptitude correspond un travail. Au fur et à mesure on assiste à une complexification progressive de la division sociale du travail, pour que de nouveaux besoins apparaissent, qui ne sont pas des besoins naturels des individus, mais des besoins propres à certains travaux comme le besoin d'outils. Si au début tout le monde travaille pour tout le monde y compris pour soi-même dans le but de satisfaire nos besoins naturels, pour finir on ne travaille plus pour soi mais seulement pour quelques autres. L'intérêt de la division sociale du travail est qu'elle réalise la suffisance à soi impossible à l'échelle individuelle.

3.2 Les échanges

La valeur d'échange

valeur d'usage $\neq$ valeur d'échange

C'est Aristote qui est à l'origine de la distinction entre la valeur d'usage et d'échange puisqu'un produit peut être soit consommé soit échangé. Tous les biens produits ont une valeur d'usage en tant qu'ils sont consommables c'est à dire en tant qu'ils peuvent satisfaire un besoin. Cette valeur est déterminée en fait de l'importance du besoin qu'elle satisfait. Tous ces produits ont aussi une valeur d'échange qui est déterminée en fonction des autres biens à échanger. C'est l'apparition de cette idée d'échange qui est à l'origine de la création de la monnaie. La monnaie est une valeur d'échange symbolique ou le symbole de la valeur d'échange. C'est un symbole parce que en elle même, elle a une valeur d'échange conventionnelle, c'est à dire qu'en elle même elle n'a aucune valeur d'usage et aucune valeur d'échange.

La mesure de la valeur d'échange

On s'est mis à se demander comment mesurer la valeur d'échange en réfléchissant sur la richesse. Pendant longtemps, on a pensé que la richesse d'un pays dépendait de sa quantité d'argent. Cependant le destin de l'Espagne et du Portugal a conduit à comprendre qu'il n'en était rien. Avec la colonisation des Amériques, ces 2 pays ont importé de grandes quantités d'or et d'argent et se sont rapidement appauvri tout simplement parce que l'accroissement de la quantité d'argent en circulation a causé l'inflation. La richesse d'un pays repose sur le travail et plus précisément sur le temps de travail nécessaire à la production d'un bien.

3 Le travail comme fait social

3.1 Intégration et indépendance sociales

Cette intégration à la division sociale du travail rend possible l'intégration sociale de l'individu ou en tout cas lui épargne l'exclusion sociale qui commence toujours par l'exclusion du travail qui le prive d'une part importante de vie sociale puis de ressource qui permettent à la fois de consommer et de rencontrer les autres dans la mesure où pour beaucoup, les contacts sociaux passent par les actes de consommation qui sont entre autres pour l'individu ce qui lui permet d'accéder à une certaine reconnaissance sociale et d'autre part, cette division sociale du travail est la condition de l'indépendance financière des individus à l'égard des autres. En effet le travail nous libère de la tutelle de ceux qui subviennent à nos besoins.

indépendance → solidarité

3.2 Solidarité mécanique, solidarité organique

Texte 3

La solidarité qui dérive des ressemblances est à son maximum quand la conscience collective recouvre exactement notre conscience totale et coïncide de tous points avec elle ; mais à ce moment notre individualité est nulle. Elle ne peut naître que si la communauté prend moins de place en nous. Il y a là deux forces contraires, l'une centripète, l'autre centrifuge, qui ne peuvent pas croître en même temps. Nous ne pouvons pas nous développer à la fois dans deux sens aussi opposés. Si nous avons un vif penchant à penser et à agir par nous-mêmes, nous ne pouvons pas être fortement enclins à penser et à agir comme les autres. Si l'idéal est de se faire une physionomie propre et personnelle, il ne saurait être de ressembler à tout le monde. De plus, au moment où cette solidarité exerce son action, notre personnalité s'évanouit, peut-on dire, par définition ; car nous ne sommes plus nous-mêmes, mais l'être collectif.

Les molécules sociales qui ne seraient cohérentes que de cette seule manière ne pourraient donc se mouvoir avec l'ensemble que dans la mesure où elles n'ont pas de mouvement propre, comme font les molécules des corps inorganiques. C'est pourquoi nous proposons d'appeler mécanique cette espèce de solidarité. Ce mot ne signifie pas qu'elle soit produite par des moyens mécaniques et artificiellement. Nous ne la nommons ainsi que par analogie avec la cohésion qui unit entre eux les éléments des corps bruts, par opposition à celle qui fait l'unité des corps vivants. Ce qui achève de justifier cette dénomination, c'est que le lien qui unit ainsi l'individu à la société est tout à fait analogue à celui qui rattache la chose à la personne. La conscience individuelle, considérée sous cet aspect, est une simple dépendance du type collectif et en suit tous les mouvements, comme l'objet possédé suit ceux que lui imprime son propriétaire. Dans les sociétés où cette solidarité est très développée, l'individu ne s'appartient pas, nous le verrons plus loin ; c'est littéralement une chose dont dispose la société. Aussi, dans ces mêmes types sociaux, les droits personnels ne sont-ils pas encore distingués des droits réels.

Il en est tout autrement de la solidarité que produit la division du travail. Tandis que la précédente implique que les individus se ressemblent, celle-ci suppose qu'ils diffèrent les uns des autres. La première n'est possible que dans la mesure où la personnalité individuelle est absorbée dans la personnalité collective ; la seconde n'est possible que si chacun a une sphère d'action qui lui est propre, par conséquent une personnalité. Il faut donc que la conscience collective laisse découverte une partie de la conscience individuelle, pour que s'y établissent ces fonctions spéciales qu'elle ne peut pas réglementer ; et plus cette région est étendue, plus est forte la cohésion qui résulte de cette solidarité. En effet, d'une part, chacun dépend d'autant plus étroitement de la société que le travail est plus divisé, et d'autre part, l'activité de chacun est d'autant plus personnelle qu'elle est plus spécialisée. Sans doute, si circonscrite qu'elle soit, elle n'est jamais complètement originale ; même dans l'exercice de notre profession nous nous conformons à des usages, à des pratiques qui nous sont communes avec toute notre corporation. Mais, même dans ce cas, le joug que nous subissons est autrement moins lourd que quand la société tout entière pèse sur nous, et il laisse bien plus de place au libre jeu de notre initiative. Ici donc, l'individualité du tout s'accroît en même temps que celle des parties ; la société devient plus capable de se mouvoir avec ensemble, en même temps que chacun de ses éléments a plus de mouvements propres. Cette solidarité ressemble à celle que l'on observe chez les animaux supérieurs. Chaque organe, en effet, y a sa physionomie spéciale, son anatomie, et pourtant l'unité de l'organisme est d'autant plus grande que cette individuation des parties est plus marquée. En raison de cette analogie, nous proposons d'appeler organique la solidarité qui est due à la division du travail.

Durkheim

De la division du travail social

Durkheim distingue deux solidarités : mécanique et organique.

- La solidarité mécanique est celle que l'on observe dans les sociétés où la division sociale du travail est très forte. Dans ce type de société, la cohésion sociale est assurée par l'homogénéité des comportements, l'interdiction de se différencier et la cohésion sociale tient à l'uniformité sociale
- La solidarité organique est la solidarité sociale des sociétés où la division sociale du travail est extrêmement poussée. Dans ce type de société, la cohésion sociale est assurée par les différenciations sociales et professionnelles des individus. Cette solidarité est celle de l'inter-dépendance entre les individus.

3.3 Le problème des conflits sociaux

L'existence des conflits sociaux comme les grèves, les révolutions politiques révèle l'existence au sein du travail de jeux de pouvoirs, de rapport de force entre ceux qui travaillent et d'autres personnes qui exercent d'autres métiers ou qui ne travaillent pas parce que les conflits opposent ceux sur lesquels s'exercent un pouvoir qu'ils trouvent injuste à ceux qui disposent de ce pouvoir. Sans existence de rapport de pouvoir, il n'y aurait pas de conflits. Cela nous conduit à réviser notre jugement au sujet du travail comme fait social. Nous avons soutenu avec Platon que la division sociale du travail était à l'origine de la vie sociale et de son organisation. Maintenant il faut se demander si à l'inverse ce ne sont pas les relations de pouvoir qui sont à l'origine de la vie sociale et de l'organisation du travail.

3.4 Le travail est-il servile ?

Texte 4

Le Maître force l'Esclave à travailler. Et en travaillant, l'Esclave devient maître de la Nature. Or, il n'est devenu l'Esclave du Maître que parce que — au prime abord — il était esclave de la Nature, en se solidarisant avec elle et en se subordonnant à ses lois par l'acceptation de l'instinct de conservation. En devenant par le travail maître de la Nature, l'Esclave se libère donc de sa propre nature, de son

propre instinct qui le liait à la Nature et qui faisait de lui l'Esclave du Maître. En libérant l'Esclave de la Nature, le travail le libère donc aussi de lui-même, de sa nature d'Esclave : il se libère du Maître. Dans le Monde naturel donné, brut, l'Esclave est esclave du Maître. Dans le monde technique, transformé par son propre travail, il règne — ou, du moins, régnera un jour — en Maître absolu. Et cette Maîtrise qui naît du travail, de la transformation progressive du Monde donné et de l'homme donné dans ce monde, sera tout autre chose que la Maîtrise «immédiate» du Maître. L'avenir et l'Histoire appartiennent donc non pas au Maître guerrier, qui ou bien meurt ou bien se maintient indéfiniment dans l'identité avec soi-même, mais à l'Esclave travailleur. Celui-ci en transformant le Monde donné par son travail, transcende le donné et ce qui est déterminé en lui-même par ce donné ; il se dépasse donc, en dépassant aussi le Maître qui est lié au donné qu'il laisse — ne travaillant pas — intact. Si l'angoisse de la mort incarnée pour l'Esclave dans la personne du Maître guerrier est la condition sine qua non du progrès historique, c'est uniquement le travail de l'Esclave qui le réalise et le parfait.

Hegel

« Dialectique du maître et de l'esclave », *La Phénoménologie de l'Esprit*

3.5 Les modes de production

Tirée de la Dialectique du maître et de l'esclave selon laquelle la hiérarchisation sociale précède et détermine l'organisation sociale correspond bien au monde antique, monde dans lequel le travail était exclusivement réservé aux esclaves. Marx et Engels, dans *Le manifeste du parti communiste* montrent qu'il en est de même pour les sociétés qui ont suivies. Le mode de production féodal qui repose sur le servage et qui oppose la noblesse et le clergé aux serfs est le mode de production capitaliste que nous connaissons encore.

Cependant le mode de production capitaliste a mis fin au caractère servile du travail et il se distingue du mode de production antique et du mode de production féodal. Pour le comprendre, il faut le comparer au mode de production artisanal. Ce qui caractérise le mode de production artisanal c'est que l'artisan est à la fois propriétaire des moyens et production et du produit de son travail. À ce titre, il peut organiser son travail comme il l'entend, il est maître de son travail. Par comparaison, le mode de production capitaliste présente les traits exactement inverses et ce qui le caractérise c'est avant tout la séparation entre le capital et le travail.

Capital Forte somme d'argent investi dans les moyens de production, dans les matières premières et qui sert au début à rémunérer les salariés.

Travail Le travail c'est celui que peut effectuer un individu grâce à ses aptitudes physiques ou ses compétences acquises. Il ne dispose que de cette aptitude de travail, c'est à dire d'une force de travail qui peut être utilisée pour effectuer tel ou tel travail.

Avec le mode de production capitaliste apparaît un marché d'un genre nouveau sur lequel on n'échange pas des biens ou des services mais un marché sur lequel les travailleurs vendent leur force de travail contre un salaire, avec lequel le salarié va pouvoir subvenir à ses besoins. Historiquement, la séparation travail/capital et l'apparition du marché du travail date de la fin du XVII^e siècle et n'a fait que gagner petit à petit l'ensemble des activités économiques depuis. Cependant tous les secteurs de l'économie ne sont pas concernés : les professions libérales, les artistes, les artisans, les agriculteurs, les commerçants n'en font pas partie.

Par quoi va se manifester le mode de production capitaliste ? Par une nouvelle force d'organisation du travail qu'on appellera la division technique du travail.

3 Le salariat et la division technique du travail.

3.1 La division technique du travail

Aliéner

- être étranger à soi même (psychologique)
- céder ou vendre (juridique)

La division technique du travail ne remplace pas la division sociale du travail : elle s'y ajoute. Elle consiste à faire collaborer plusieurs personnes dans la production d'un seul et même bien qui correspond à un besoin social déterminé. Ce que la division technique du travail divise, c'est le processus de production en différentes tâches successives et distincte non pas par la compétence ou le métier de celui qui travaille mais seulement du point de vue de ce processus productif.

Il faut observer que la division technique du travail existe également dans les services. Le but de la division technique du travail est l'accroissement de la production et de la productivité qui n'a de sens que par rapport à l'augmentation du profit. Donc cette division technique ne sert qu'à rendre le capital investit le plus productif possible, c'est à dire ne sert qu'à faire en sorte qu'il rapporte le plus de profit à celui qui le détient.

Conséquences La première est la mécanisation. Effectivement, elle rend possible l'intégration de machines dans le processus de production de certains biens, et cela non pas pour soulager les individus des tâches pénibles ou répétitives mais pour accroître la productivité et le taux de profit. Mais la question qui se pose est de savoir si le mode de production capitaliste est libérateur pour ceux qui travaillent ou au contraire asservissent de telle sorte que le travail serait une activité serviable.

3.2 Les servitudes et les aliénations du travailleur

Les salariés, qu'on appelle aussi les travailleurs libres n'appartiennent ni à quelqu'un, ni à une terre, ni à une entreprise. Ils ne sont apparemment soumis à personne. Cependant, puisqu'ils ne disposent que de leur force de travail pour vivre, ils sont obligés de travailler, de vendre leur force de travail pour pouvoir subsister. Ils n'ont pas le choix entre travailler et ne pas travailler. Ils sont soumis à des contraintes qui sont déterminées et imposées par ceux qui achètent leur force de travail et la font travailler, ce qui signifie que nous retrouvons les relations de pouvoir qui semblaient avoir disparues avec l'apparition du mode de production capitaliste, relations de pouvoir qui opposent ceux qui travaillent à ceux qui achètent la force de travail. Donc les relations de pouvoir au sein du travail ne sont pas destinées à obtenir les meilleures conditions possibles pour ceux qui travaillent ni même à produire de quoi satisfaire l'ensemble des besoins sociaux et humains mais vise à tirer partie de cette force de travail.

L'ensemble de ces conséquences de la division technique du travail a été désigné par Marx dans les *Manuscrits de 1844* par le terme d'aliénation.

Marx explique que le travailleur libre subit 3 aliénations qui ont toutes un rapport avec l'idée d'altérité et de perte de soi.

Premièrement, le travailleur est dépossédé des produits de son travail : Marx parle d'aliénation du produit.

Deuxièmement, l'organisation du travail, ses conditions, ses fins sont étrangères à ceux qui travaillent, ce qui signifie qu'ils doivent exercer une activité en laquelle ils ne peuvent se retrouver ou se reconnaître. Ils sont comme étranger à eux/leur travail.

Troisièmement, l'aliénation de l'essence de l'Homme dans la mesure où le travail, à cause des 2 aliénations précédentes, est une activité par laquelle l'Homme se perd, se dénature et se mutile. Comme le dit Marx, les Hommes ne se sentent Homme que dans l'animalité, c'est à dire la consommation et la sexualité.

Par conséquent, le mode de production capitaliste n'a pas mis fin au caractère servile du travail dans la mesure où les individus sont forcés de travailler s'ils veulent vivre et travailler selon des conditions qu'ils n'ont pas choisies et qui n'ont pas été conçues pour leur faciliter la tâche. À cette absence de liberté s'ajoute le caractère aliénant du travail.

Travail Produire un artéfact qui peut avoir une valeur d'usage ou une valeur d'échange.